LE XIXe SIÈCLE DE RENÉ-MATHURIN FICHET

Beaucoup de monde vivait à La Gapetière en ce début de XIXe siècle (qui deviendra bientôt La Gaptière !), René au milieu de ses oncles et de ses cousins. Tous ensemble, ils exploitaient les terres du château.

Dans sa tendre jeunesse, René-Mathurin [1] souffrit de « compères-loriots ». C'est pourquoi de bon matin, ses parents, attelèrent un jour la charrette, via Mauron, pour Tréhorenteuc où se déroulait le pardon de sainte-Onenne. Après la cérémonie et la procession que suivait un troupeau d'oies, on versa quelques gouttes d'eau de la fontaine sur les paupières enflammées de l'enfant. Cette eau, selon une croyance, aurait eu la faculté de guérir les maladies des yeux.

Le premier jouet que Joseph donna à son fils René-Mathurin fut un fouet. C'était la coutume chez les paysans de cette contrée. A la façon qu'il avait de le faire bien claquer, on comprit que le gosse deviendrait à l'âge adulte un bon charretier. Sa mère, superstitieuse, avait de son côté, cueilli une feuille de houx. Touchant un à un les piquants, elle répétait : « Fils, homme, veuf, religieux, fils, homme, veuf, religieux, fils, homme... ». Ce fut cette dernière réponse qui la rassura !

Avec ses cousins et des compagnons de son âge, l'adolescence de René-Mathurin se passa autour des dépendances du château. Les jouets étaient rares à cette époque aussi fallait-il être inventifs : insérer par exemple quatre petites pattes d'épines dans une minuscule baie d'églantier pour en faire un bœuf. En amputant de quelques pointes les feuilles de houx qu'on posait bien à plat, on pouvait y voir une vache ! L'ingéniosité des parents aidait à fabriquer d'autres jouets, telles des flèches avec des plumes de coq ou encore des sarbacanes coupées dans du sureau.

Quelques années plus tard, René commença à s'intéresser aux jeux des « grands » ! ... la « galoche » par exemple. L'enjeu était placé sur un petit bois rond posé verticalement, à même le sol; le joueur possédait deux palets qui s'avéraient être des pièces de deux sous. On devait placer la première le plus près possible de la galoche et avec la deuxième, il s'agissait de culbuter le tout pour gagner l'enjeu !

Vint le temps de la conscription. René-Mathurin, « bon pour le service », dut accomplir ses obligations militaires. Quand il revint, quelques années plus tard, ses parents avaient déménagé et habitaient le village de La Touche, dans la maison où était née sa mère, Yvonne Bonnamy. Louis, le frère de René-Mathurin, résidait dans un autre village chez les propriétaires qui l'employaient. Quant à sa sœur Louise, elle ne vivait plus au foyer familial depuis son mariage. Si Joseph, le père, assurait toujours un peu de travail au château, René-Mathurin dut se vendre comme laboureur à la vacation. Hélas, peu de temps après, le 22 août 1824, Joseph mourut...

René-Mathurin dut souvent se rendre au château de La Gapetière afin d'y faire désormais les travaux qu'accomplissait son père. Il vivait désormais avec sa mère à la Touche. Celle-ci devait rendre l'âme le 8 août 1825, un an plus tard à trois heures du matin. Elle n'avait que quarante-cinq ans. Le chagrin l'avait minée.

René-Mathurin travaillant au château de temps en temps ou en vacation, était nourri par ses employeurs. Il passait désormais très peu de temps dans la petite maison

Saint Barthélemy et son couteau

qu'il trouvait bien solitaire. Deux années s'écoulèrent et arriva l'été 1827. Chaque année, le dernier dimanche d'août, avait lieu à Brignac la procession de la « Saint-Barthélémy ». La statue de ce dernier trônait dans le choeur de l'église dont il était le patron. Ce saint tenait entre ses doigts, un couteau imposant qu'on pouvait retirer et replacer à volonté. Il symbolisait son martyre. N'était-il pas mort lacéré ?

Saint-Barthélémy avait, paraît-il, le pouvoir de ramener la pluie et on lui rendait hommage afin

1. Né le 23 janvier 1801 à Saint-Brieuc-de-Mauron, il est le fils de Joseph et Yvonne BONNAMY.

d'obtenir du temps clément pour les cultures. Un jour, un inconnu lui ayant retiré son couteau, la sécheresse persista durant les semaines qui suivirent. Les gens, désolés, recherchèrent en vain l'ustensile pour le remettre entre les mains du protecteur. Un beau jour, on revit le couteau. On ne sait comment il avait retrouvé sa place. L'essentiel ne fut-il

Fontaine de Saint Barthélémy où l'on venait en procession

pas qu'on vit la pluie revenir ?

Ce fut après cette procession à la fontaine jouxtant La-Ville-au-Lo que René-Mathurin remarqua une jeune fille au bras d'une vieille dame habillée de noir. La demoiselle aux pommettes bien roses portait la fameuse coiffe qu'on ne sortait généralement que pour les cérémonies importantes. Le jeune homme s'approcha des deux femmes et adressa les premiers compliments à la plus jeune. Celle-ci baissa les yeux en tournant le coin de son tablier brodé. Cela signifiait qu'elle acceptait d'échanger quelques mots avec le garçon. Ce dernier apprit ainsi que la fille s'appelait Anne Bonnet [1], que son père était décédé depuis l'an neuf et que sa mère, à l'aide des voisins, continuait d'exploiter une petite ferme au village de Coëffero. René-Mathurin offrit ses services. Attelages et charruage n'avaient plus de secret pour lui.

A dater de ce jour et très souvent, il fit le trajet entre La Touche et Coëffero, à travers le bois de la Brenhaguet. Au passage, il faisait quelquefois halte près des fouées de charbon et il buvait une petite goutte d'eau-de-vie avec les charbonniers. René-Mathurin se plaisait à Coëffero, surtout qu'il y retrouvait Anne dont il était tombé amoureux sans oser l'avouer à la jeune fille !

Seul et mélancolique, un soir d'automne à la Touche, il s'empara d'une châtaigne et la déposa sur la table. Il la recouvrit d'un béret qu'il fit glisser dans tous les sens et à toute vitesse. Puis, les yeux fermés, il récita :

« Pépin ici, pépin ila
Où quel'petit pépin là ira
La bonne amie sera ».

Il hésita un instant, puis le coeur battant, souleva le béret. Il osa regarder la châtaigne. Sa pointe indiquait la direction de Brignac, les villages de La-Ville-es-Moreux, de Coëffero !... Il éprouva un fort soulagement et pensa plus ardemment à Anne ! Arriva bientôt le printemps. Anne avait attrapé le premier papillon aperçu depuis le début de l'année. Ceci présageait pour elle un mariage avant le prochain hiver. C'était d'autant plus probable qu'un autre signe l'annonçait... les moineaux commençaient leur nid dans le courtil de la ferme. Afin de respecter les règles en vigueur à l'époque, René-Mathurin avait mandaté le meunier du village de Bédée afin que celui-ci tienne le rôle de « *chaussenère* » c'est-à-dire d'entremetteur, lors d'une foire à Brignac. Ce dernier était l'habitué de ces démarches car il connaissait tous les gens de la région. Un premier entretien avait eu lieu dans une auberge du bourg, lors de la foire suivante. Les parents de René-Mathurin étant décédés, ce fut son oncle Mathurin, époux de Louise Bonnamy, qui remplit le rôle de tuteur. Etaient aussi présents le causeur de noce, la mère de la future, le parrain de celle-ci et les deux jeunes gens.

Bien que le prétendant connaissait déjà l'avoir de sa future belle-mère, on s'entretenait quand même des richesses des deux parties. La mère ayant du « *ka* » et étant sur son « bien », la jeune fille semblait « belle au coffre ». Anne était jeune et surtout bien jolie. Quant à René-Mathurin, n'avait-t-il pas déjà fait ses preuves avec son courage et ses bras solides? « Le manche trouve toujours sa fourche », disait-on, ces deux-là en effet allaient bien ensemble !

Il fut convenu que le jeune homme serait reçu officiellement comme prétendant possible, le dimanche suivant, après la grand'messe. Ainsi, accompagné du « *chaussenère* » et de son oncle, René-Mathurin sur « son trente et un », se rendit à Coëffero. Si par hasard une pie devait être aperçue sur le sentier, il était préférable de faire demi-tour et de remettre la démarche à plus tard ; la pie était un mauvais présage. Cette fois pourtant, il n'y eut rien d'insolite sur le chemin...

A Coëffero, tout était prêt. On attendait les visiteurs. La jeune fille et sa mère avaient revêtu leurs habits les plus beaux. Les meubles astiqués brillaient, certaines portes d'armoire légèrement entrouvertes laissaient apercevoir des piles de draps et du linge propre. Dehors, charrettes et charrues avaient été rangées dans la grange. Les animaux aussi se délectaient devant une triple ration de nourriture. Bien que connaissant la maison et les sentiments de ses habitantes, René-Mathurin en entrant, porta son regard vers l'âtre où brûlait un bon feu. Il vit les tisons allongés dans la position normale et comprit que sa démarche serait acceptée. La tradition voulait en effet

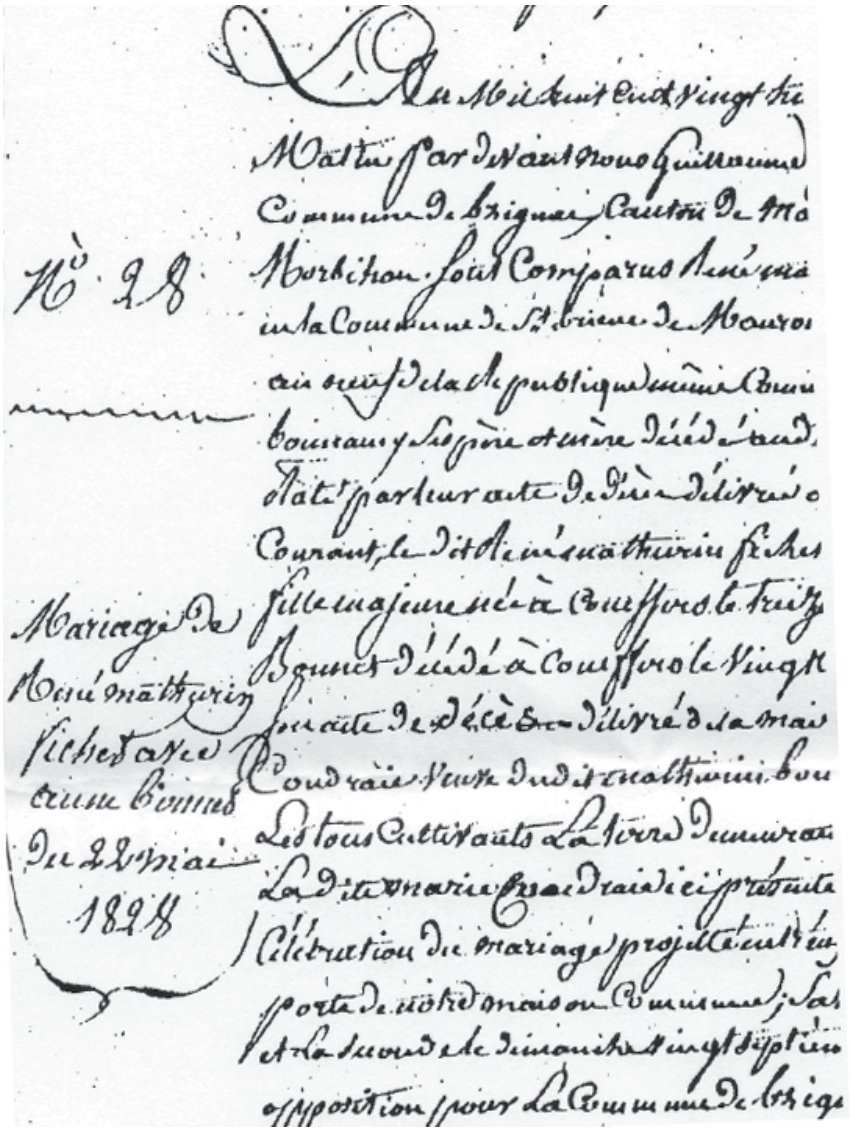
1. Elle est née le 3 novembre 1797 à Brignac (56).

qu'en cas de dédit, les tisons soient tous piqués debout dans la cheminée. Le jeune homme rassuré, tira alors de son panier quelques bouteilles.

Les assiettes étaient mises, le repas prêt. On avait allumé le four à pain du village afin d'y faire cuire une oie avec des pommes de terre. La journée se passa à manger et mettre au point les détails du futur mariage. On trinqua à la santé des promis en buvant les bouteillées. Après le café et la goutte d'eau-de-vie, la « rincette » comme on disait, Anne et René-Mathurin s'éclipsèrent discrètement afin d'aller « causer librement » derrière les barges de foin et les meules de paille, dans la cour.

La grande décision étant prise, il fallait maintenant s'occuper des formalités et des préparatifs du mariage. Les fiancés se rendirent à la mairie puis à l'église de Brignac, pour la « donnée des noms ». Les publications d'usage seraient faites au prône des prochaines « grand'messes », dans les deux communes concernées. De plus, ces publications seraient affichées devant la porte principale des deux mairies. Le mariage aurait lieu le 22 mai 1828. Une quinzaine de jours auparavant, les fiancés firent séparément leurs invitations, la jeune fille accompagnée de son garçon d'honneur. Avant d'entreprendre la tournée, chacun s'était muni d'une tabatière. Dans chacune des maisons, on offrait une « prise » qu'il aurait été de mauvais goût de refuser. Après avoir débité chaque fois la même formulette d'invitation, on trinquait. On imagine facilement l'humeur joyeuse des « inviteurs », à la fin des visites, de village en village.

L'armoire de la jeune fille fut amenée la veille de la noce au village de la Touche où vivraient dorénavant les époux. Elle contenait le trousseau d'Anne, son linge, ses objets personnels, son livre de messe. Cette cérémonie rituelle


N° 28
Mariage de René Mathurin Fichet avec Anne Bonnet
Du 22 Mai 1828

Acte de mariage de René-Mathurin et Anne sur les registres paroissiaux de Brignac.

était toujours prétexte à une petite cérémonie : la « fête de l'armoire ». On devait donc en respecter la coutume, ce qui prouva que la promesse de la dot avait été tenue.

Le lendemain, après avoir vu la liste des « priés », chaque « *menou* » alla chercher sa « *menouse* » afin de former le cortège qui partirait de Coëffero. La mariée marchait en tête donnant le bras à son parrain qui, en la circonstance, remplaçait le père disparu. Le marié terminait la procession au bras de Louise Bonnamy, sa tante et marraine. Deux villageois des environs accompagnaient la noce, l'un sonnait du biniou, l'autre jouait de l'accordéon. Le mariage civil eut lieu assez tôt le matin à la mairie de Brignac, en présence des témoins. Les mariés allèrent ensuite s'agenouiller devant la tombe de Mathurin Bonnet, puis le cortège reformé, ils entrèrent dans l'église. Mai étant un mois fleuri, de nombreux bouquets ornaient le pied de l'autel... Au moment rituel, les invités observèrent avec crainte et curiosité la manière dont le marié passa l'anneau au doigt de son élue. Si celle-ci avait plié la phalange, c'est elle qui aurait « porté la culotte » dans le foyer ! Ce ne fut pas le cas. Les cierges qui brillaient devant les époux avaient une flamme vive et longue et présageaient une vie longue et une bonne santé aux époux.

Après la messe, il y eut les signatures à la sacristie et le recteur reçut sa part de noce : un panier garni d'une motte de beurre, d'une

boule de pain de ménage, d'une volaille et d'une bouteille de vin.

Sur le parvis de l'église, on dansa aux sons du biniou et de l'accordéon. On dansa encore dans chacune des auberges du bourg où les plus proches parents des mariés payaient tour à tour quelques bouteilles de vin. Tard dans l'après-midi, le joyeux cortège se reforma pour se rendre à Coëffero où l'attendait le banquet. Il avait lieu en plein air. Des échelles à plat recouvertes de ridelles de charrettes et fixées sur des pieux enfoncés dans le sol, formaient de longues tables. D'autres échelles dressées de chant et fixées par des piquets servaient de bancs. Un profond sillon de charrue, matelassé de paille, permettait aux convives d'y mettre les pieds. Au menu : soupe, volailles cuites au four du village, far. Le tout arrosé de cidre prélevé à même la barrique. On servit un peu de vin au dessert, puis le café suivi de l'eau-de-vie et des liqueurs de cerises. A la fin du repas, la fille d'honneur accompagnée du garçon, passa avec un grand plat rond devant chacun des convives. Ceux-ci, discrètement, y versèrent leur obole cachée sous une serviette de table. Les uns glissèrent un billet, d'autres quelques pièces. Puis les « *sonnoux* » entamèrent un air connu de tous. Ils « sonnaient la vaisselle » comme on disait. Chaque invité vint alors déposer, qui une soupière, un plat ou même une douzaine d'assiettes sur une grande table dressée là, à la vue de tous. Un « *plaisant* » de la noce, salué par les éclats de rire, avait même apporté un vase de nuit !

Chacun reçut un bout de ruban dont la longueur se devait d'être en accord avec sa générosité. Il l'épingla au côté gauche de sa veste. On installa ensuite deux chaises sur une autre table. Le « *sonnou* » et l'accordéoniste prirent place ; le bal allait commencer. Les jeunes des villages voisins, non conviés au repas parce que ne faisant pas partie de la famille, étaient cependant invités au bal qui allait se prolonger tard dans la nuit. Pour respecter la tradition, des pauvres avaient été invités au repas. La mariée chercha donc un mendiant pour ouvrir le bal et le marié dansa avec une mendiante.

Au petit matin, après la soupe au lait, les nouveaux époux, emmenés par les « *couche-tard* » prirent la direction de la Touche... Il fallait que la première nuit fût consacrée à la Vierge, la seconde à saint Joseph et qu'en tout état de cause, on assistât en l'église de Saint-Brieuc de Mauron, ce premier matin, à la messe dite pour les défunts des deux familles...

La noce sort de l'église. L'accordéon l'accompagne.

Par la suite, René-Mathurin, employé à temps complet comme laboureur, devint régisseur de la métairie de la Retenue de la Gaptière. Il savait compter et écrire aussi... N'avait-il pas signé lui même son acte de mariage à la mairie de Brignac ? Par contre, Anne sa femme, n'avait pu le faire elle-même car elle ne savait ni lire, ni écrire.

René-Mathurin devint l'homme de confiance de Madame la comtesse. C'est lui qui conduisait l'attelage lorsqu'il fallait emmener la châtelaine sur les marchés des alentours. Il s'en vantait, en était fier et les autres paysans riaient de l'entendre dire : « Madame la comtesse et moi « avons-t-été » à la foire de Mauron » !

Dans l'enceinte de la Gaptière, il y avait un étang. La propriétaire le faisait garder, mais les pires braconniers n'étaient autres que les gardes eux-mêmes... il en a toujours été ainsi ! Un dimanche, alors que Madame était absente, un habitué des lieux fouilla dans le grenier du château. Il y découvrit de vieux habits sacerdotaux, se déguisa en prêtre et assisté de deux prétendus choristes, prit le chemin de Bédée. Là, croupissait de maladie un vieux fermier. Des gens, travaillant dans les champs, furent étonnés et se demandèrent qui pouvait être ce nouveau curé qui portait l'extrême-onction en jurant des « bon Dieu » à tous les pas, ou presque ! Que Dieu pardonne à ce farceur ! Dans le ciboire, paraît-il, il aurait mis des rondelles de navet en guise d'hosties !

On en parla longtemps de cette farce méchante, aux veillées, dans toutes les chaumières à la ronde. A cette époque, les soirées d'hiver étaient bien longues. On se réunissait entre voisins, sous la lampe à alcool, devant un bon feu de cheminée près duquel tiédissaient les bolées de cidre posées à même l'âtre. Les femmes filaient la quenouille ou s'adonnaient au tri-

cot tandis que le chat de la maison emmêlait... les pelotes de laine.

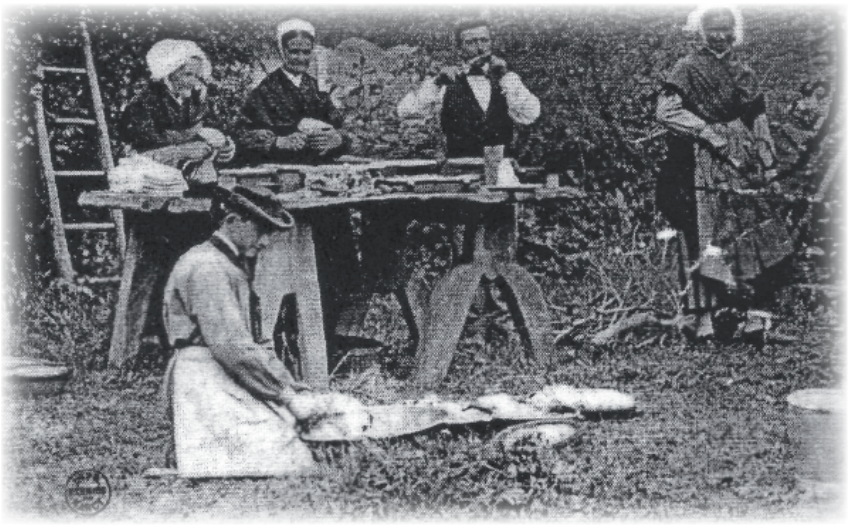
On racontait des histoires de « revenants ». Elles faisaient peur aux jeunes enfants. Parfois c'était un mendiant de passage qui disait des légendes. A force de les répéter de village en village, le bougre finissait par y croire « dur comme fer », persuadé lui-même que les personnages de ses récits avaient réellement existé ! La veillée se terminait toujours par un bon grog qui réchauffait les cœurs et rosissait bien des visages !

Entre autres distractions, il y avait la danse. On dansait les soirs de noce, mais quelquefois aussi les soirs de pardon. On dansait la « dérobée » originaire de Moncontour, la « gigouillette », la « polka piquée » et la « ronde » qui n'en finissait pas...

Lors des fêtes de village ou à l'occasion de certains rassemblements, on jouait aux palets, à la « galoche » mais aussi à ce jeu bien cruel qui consistait à enterrer jusqu'au cou, un canard vivant. Les joueurs, à tour de rôle, se plaçaient à une cinquantaine de mètres du malheureux volatile. On bandait alors les yeux du concurrent et on lui mettait une faux entre les mains. Il avait gagné... s'il réussissait à décapiter l'oiseau ! Il existait aussi un jeu appelé le « mât de cocagne ». Au sommet d'une perche, plantée au milieu de la cour, étaient suspendus un volatile et divers objets qu'il fallait aller décrocher. La tâche n'était pas facile d'autant que le mât avait été au préalable enduit de savon.

Le 28 août 1829, Anne Bonnet mit au monde un garçon. On lui donna le nom de Mathurin-Pierre.

Deux ans après, à Rennes et Vitré il y eut une recrudescence de la chouannerie. Le 28 juin 1832, Caro le chouan, refusa la charrette des condamnés ; c'est à pied qu'il se rendit au Champ de Mars à Rennes et après avoir baisé le crucifix, il tendit le cou à la guillotine ! Cette même année, se déclara une épidémie de choléra. Après Paris, atteint depuis le mois de mars, ce fut Rennes, en juin, qui fut à son tour victime de ce nouveau fléau. On y dénombra cent trente morts, ignorant à cette époque qu'il en mourrait le double pendant l'été 1834.



Préparation du repas de noce

Le 20 février 1833, Joseph-Marie fils d'Anne et René-Mathurin, naissait à la Touche.

Tandis qu'en 1848, la révolution parisienne imposait la Monarchie de Juillet, deux deuils à Saint-Brieuc-de-Mauron, allaient frapper René-Mathurin. Il perdait d'abord son fils aîné âgé de vingt-six ans le 23 mars 1856 et le 6 février 1860, sa femme Anne Bonnet s'éteignait à son tour.

L'inauguration du premier chemin de fer arrivant à Rennes eut lieu le 26 avril 1857. L'empereur Napoléon III l'emprunta pour effectuer un voyage en Bretagne.

Quelques années plus tard, Joseph Fichet le second fils, épousa Anne-Marie Jumel. Celle-ci devait mourir en 1869 en mettant au monde son cinquième enfant.

Éclata alors la guerre de 70. Les Bretons pratiquement sans « cartouches et sans souliers » furent envoyés à un véritable massacre, près du Mans. Chanzy et surtout Gambetta devaient supporter la responsabilité d'une telle hécatombe. Craignant que ceux-ci ne réorganisent une armée de chouans qui aurait pu être dangereuse pour la République, ils avaient laissé « pourrir » plus de soixante mille hommes au camp de Conlie.

Le 25 janvier 1873 à Saint-Brieuc-de-Mauron, veuf Joseph Fichet épousa sa servante Marie Martin. De cette union allaient naître quatre enfants dont l'un mourut prématurément âgé d'un mois. Il y eut Eugène, Philomène et Désiré mon grand-père né en 1878. Ce dernier ne connut pas son aïeul René-Mathurin. Celui-ci avait rendu l'âme le 18 juillet 1877 à l'âge de 75 ans. Joseph Fichet mourut le soir du 16 juillet 1892 au village de la Touche.

***Tiré de* Itinéraire d'un enfant de Brocéliande**
de Jean-Claude FICHET
adhérent n° 1001